

La vie, tout simplement.

Le quotidien d'une usine, les yeux dans les yeux, à hauteur d'hommes et de femmes.

Loin des ratios, des chiffres et des marchés, loin des dossiers et des banquiers, nos mains prennent les sardines et les mettent dans les boîtes.

C'est du concret, une usine.

Des odeurs, des rythmes, des bruits.

Des odeurs, oui, des odeurs.

Des connivences aussi. Des regards et des solidarités.

Cette usine, c'est l'usine Larzul, à Plonéour-Lanvern, en Pays bigouden.

Cette usine, c'est Mémère, éplichant les oignons à la table des ouvrières, un grand torchon blanc autour de la taille.

C'est Madame qui chante une chanson triste, L'Hirondelle du faubourg.

C'est le vin chaud de l'hiver.

C'est Monsieur qui invente une recette nouvelle dans sa cuisine.

Mémère, Madame, Monsieur, comme Noël, le fondateur, comme Jean ou Jacques, ce sont les Larzul, les patrons de l'usine éponyme, au fil des générations. Les héros de l'aventure.

Mais sans Marie et Ambroisine, Jo ou Alexis, sans des centaines et des centaines d'ouvrières se succédant au cours du siècle, il n'y aurait pas d'aventure.

Des vies qui se tissent, des histoires, des anecdotes, ces mille petits riens qui sont aussi nos essentiels.

C'est humain, une usine, fondamentalement humain. Et c'est la première leçon de ce livre d'histoire, de mémoire et d'affection que nous livre Dominique Martre. Descendante des fondateurs de l'entreprise, elle met sa plume à la disposition de tous ceux qui ont vécu, dans le concret de leurs jours, cette grande aventure industrielle. Sa famille, les Larzul des différentes générations, mais aussi les ouvrières et les ouvriers qui, des années durant et toutes leurs vies parfois, ont travaillé là et donné le meilleur d'eux-mêmes. Et c'est pourquoi ce livre est précieux : il donne la parole à celles et ceux qui jamais ne sont entendus. Il rompt avec la double fatalité du silence et de l'oubli.

Ici pas de patrons arrogants et vaniteux, enfermés dans leurs châteaux, entourés de tous les signes ostentatoires de leur réussite. Non, des patrons au travail, en bout de table pour Madame, dans une usine où ils viennent chaque jour, premiers arrivés, derniers partis. Exigeants, toujours. Obsédés par la qualité de leurs produits, toujours.

Un engagement total. Vital. Ontologique. Un engagement d'autant plus entier que la maison d'habitation, toute modeste, est attenante à l'usine... On va et on vient, si facilement, de l'une à l'autre.

Une forme d'assignation. Assignation à statut, assignation à résidence.

C'est d'ailleurs dans la cuisine de la maison familiale que l'on teste les recettes. Car il faut s'adapter, sans cesse, et diriger une entreprise nécessite toujours de marier innovation et pragmatisme. À l'orée de l'aventure, voilà les escargots et les grenouilles. Bien vite, les poissons prennent la relève et les adaptations s'enchaînent, légumes, viandes, pâtés, langues de bœuf, langoustines, crêpes aux fruits de mer...

Mais cela ne suffit pas. Une usine, c'est de la mécanique, des moteurs, du bruit. Sertisseuses et autoclaves, manomètres et chambres froides, le cuiseur à pommes qu'on transforme en cuiseur à langues de bœufs, les écosseuses à petits pois et mille autres machines encore, une usine c'est de la technique, des calculs, des tests et de l'inventivité. Trousses à outils et mains graisseuses.

Ce que nous montre Dominique Martre, c'est le grisé des choses de la vie qui jamais ne peuvent être résumées par un manichéisme de pacotille : les patrons d'un côté, riches, forcément riches, et méprisants, forcément méprisants ; les ouvriers de l'autre, en colère, forcément en colère. La vie est plus complexe et fait parfois fi de ces caricatures. Pas toujours, il est vrai, et la vie économique nous le prouve régulièrement. Mais ici, il s'agit d'une PME, une entreprise familiale très enracinée dans

un Pays bigouden rural où chacun connaît son voisin. Les patrons sont modestes. Noël Larzul, le fondateur de la dynastie, était un « rouge » disait-on, et le « m’as-tu vu » n’est pas ici en odeur de sainteté. Alors, chacun met la main à la pâte. Au nom d’une sacro-sainte qualité et de produits qui, en aucun cas, ne doivent être bradés. Notons que les patrons, jamais, n’oublient le chemin de l’écoute et de la générosité... Vision paternaliste et datée ? Peut-être, mais retenons l’essentiel : nous parlons d’un temps où le respect et la dignité étaient des valeurs partagées. Respect et dignité ne peuvent être datés !

Il y a autre chose dans ce livre. Deux moments importants de l’Histoire de France qui ont des conséquences bien inattendues sur la vie de l’entreprise Larzul et qu’il nous faut résumer.

Le premier se situe pendant la Seconde guerre mondiale.

Chez Larzul on ne pactise pas avec l’occupant. Pas une seule minute. On refuse donc de lui vendre des boîtes... Logiquement, en ces temps barbares, les recettes s’effondrent et l’absence de capital empêche toute modernisation. Des concurrents, eux, s’autorisent à travailler pour les Allemands. Ils s’enrichissent et la Libération venue leur capital permet de nombreux investissements. Leurs machines sont plus performantes et l’écart se creuse avec les Larzul...

Injustice cruelle quand les vaincus de la guerre sont les vainqueurs de la Paix. Et quand les Larzul, du côté de l’honneur pendant 5 ans, s’avèrent les vaincus de la paix retrouvée.

Le second est lié à la salutaire croisade lancée par Pierre Mendès France, Président du Conseil, contre l’alcoolisme. Les champs de betterave du Nord de la France, des milliers d’hectares, vont alors être transformés en champs de petit-pois, avec des aides importantes de l’État. La concurrence nouvelle, menée par de très vastes et très modernes exploitations ruine des paysans bretons serrés dans les petits champs de leurs bocages. Ajoutons que les champs de Picardie sont plus proches de la région parisienne et les frais de port bien moindres. Larzul est alors contraint de cesser sa production de petit-pois et de se réinventer, une fois de plus.

Deux leçons qui nous montrent les conséquences multiples et parfois imprévues des hauts-faits de l’Histoire sur des acteurs de terrains qui n’en peuvent mais. On lira plus loin que la rancœur peut alors s’imposer à la table du quotidien.

C’est un livre fort utile que celui-ci.

Un livre de témoignages. Une trace pour demain qui donne la parole aux oubliés de l’Histoire.

Femmes et ouvrières, qui pour les écouter ?

Patronnes et patrons d’une petite usine très enracinée, qui pour recueillir leurs mémoires ?

Mais ce livre de témoignages est surtout un livre d’humanité, et c’est bien là l’essentiel.

Merci à Dominique Martre.

Et merci à toutes celles et à tous ceux qui ont donné le meilleur d’eux-mêmes pour faire vivre, hier, aujourd’hui et demain, la belle « Maison Larzul ».

Jean-Michel Le Boulanger